

INTRODUCTION :

Chiennes

Francesca Arena et Elsa Dorlin

Métaphores bestiales

Par une prompte coïncidence, la parution de *Chiennes* intervient peu après qu'une rumeur virulente se soit répandue dans les milieux académiques et dans la presse francophone : aux États Unis les études de genre auraient été piégées par trois renard·e·s ! Illes - la journaliste Helen Pluckrose, l'essayiste James Lindsay et le philosophe Peter Boghossian¹ ont passé près d'un an à écrire de faux papiers dans le but de les soumettre pour évaluation et publication dans des revues scientifiques consacrées, entre autres, aux *gender studies*. Le but étant de démontrer -on reviendra sur l'administration de la preuve- que les études de genre et, tant qu'à faire les *cultural studies* et autres champs du « post-modernisme », ne valent rien puisque qu'en la matière – et non ailleurs – le processus d'évaluation en *double blind* est précisément aveugle et surtout aveuglé par une discipline qui, selon ce trio adepte de canular, n'en serait pas une...

De quoi se lécher les babines et se frotter les pattes !!!

Ce qui nous intéresse ici – la chienne nous y oblige – c'est notamment la publication (retirée par la suite) de « Human reactions to rape culture and queer performativity at urban dog parks in Portland, Oregon² », non pas parce que nous sommes devenues sensibles aux empreintes canines – préparant depuis plus de quatre ans notre numéro –, mais plutôt parce que nous prêtons une attention vigilante aux emprunts vampiriques que les disciplines scientifiques font sans cesse au monde animal pour lui faire dire ce qu'elles veulent entendre.

Parmi nos lecteur·e·s³ certain·es se rappelleront peut-être que dans l'appel à contribution du numéro *Chiennes*, nous étions justement parties d'une « anecdote scientifique » du XIX^e siècle, que nous allons donc réintégrer ici :

« En 1858 le professeur Danyau, faisant le point sur les recherches sur la fièvre puerpérale à l'Académie de médecine de Paris, signalait que des épidémies de fièvre s'étaient propagées « jusqu'à certaines femelles des animaux » ; à savoir aux chiennes de Londres en 1787 et aux

¹ Le monde : LE MONDE | 04.10.2018 à 17h04. Mis à jour le 05.10.2018 à 10h52 : [Pierre Barthélémy, https://abonnes.lemonde.fr/sciences/article/2018/10/04/culture-du-viol-chez-les-chiens-un-vaste-canular-trompe-des-revues-scientifiques-americaines_5364706_1650684.html](https://abonnes.lemonde.fr/sciences/article/2018/10/04/culture-du-viol-chez-les-chiens-un-vaste-canular-trompe-des-revues-scientifiques-americaines_5364706_1650684.html)

Libération : https://www.liberation.fr/checknews/2018/10/04/qu-est-ce-que-l-affaire-sokal-au-carre-qui-agite-les-milieus-scientifiques-anglophones_1682937

² Helen Wilson, "Human reactions to rape culture and queer performativity at urban dog parks in Portland, Oregon", *Gender, Place & Culture*, DOI:10.1080/0966369X.2018.1475346, published online on May 22nd, 2018. <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/0966369X.2018.1475346>

³ 60 000 visites depuis la création du site de la revue en 2013.



poules de Prague en 1835, notamment⁴ La nouvelle fait le tour du monde et devient un « fait scientifique » dont il est fait mention par la suite dans l'ouvrage de référence pour l'histoire médicale de la fièvre puerpérale de Tarnier⁵. A première vue anecdotique, ce fait divers est cité à plusieurs reprises, car il permet aux médecins de l'époque de démontrer scientifiquement, sur la base de cas empiriques, à la fois l'origine toxique et le caractère contagieux de la fièvre puerpérale. Or, parmi les femelles qui succombent à la maladie puerpérale et que les médecins signalent, il y a des oiselles : c'est à dire des animaux sans utérus, qui n'accouchent pas et qui ne peuvent donc avoir ni pathologie ni physiologie de la puerpéralité ». Le corps des femelles est donc considéré comme porteur, intrinsèquement, d'un pouvoir pathogène : ainsi les médecins pendant longtemps ne cherchent pas de cause exogène pour l'étiologie de la fièvre puerpérale qui devient donc une maladie féminine, alors qu'il s'agit d'une infection bactérienne. Et plus grave encore cette erreur interprétative se traduit dans les pratiques cliniques hospitalières pendant plus d'un siècle en Occident par une épidémie mortifère : ne pouvant pas détourner leur regard du corps des femmes, la médecine ne cherche pas ailleurs ; pire encore, on contamine à la chaîne les femmes par des touchers du col de l'utérus douteux.

Cette histoire peu glorieuse de la médecine n'est pas seulement l'épisode positiviste d'une science ancienne qui se serait progressivement émancipée de biais et aurait assaini ses protocoles – notamment en ce qui concerne l'administration de la preuve –. Elle ne concerne pas un passé scientifique malheureux qui nous mettrait aujourd'hui à l'abri des « erreurs » de Tarnier. C'est, à l'inverse, la démonstration scientifique que la science, mieux encore, les sciences évoluent certes, mais toujours dans l'emprise du fait social⁶.

Pour s'en convaincre nous pouvons mobiliser un autre exemple. La nosologie des maladies des couches du XIX^e siècle laisse aujourd'hui son empreinte dans plusieurs diagnostics, dans l'épidémiologie ainsi que dans une clinique qui reste très genrée. C'est ainsi que, encore aujourd'hui (2018), l'OMS interprète les données de la mortalité maternelle -avec des campagnes notamment en Afrique- sans même pas se rendre compte que dans ces données il n'y pas seulement les décès en couches (=mortalité maternelle) mais aussi les décès dû à des avortements et/ou fausses couches. Puisque en fait la mort maternelle est définie par le système de classification internationale des maladies jusqu' à cette année (CIM 10⁷) comme étant : « le décès d'une femme survenu au cours de la grossesse ou un délai de 42 jours après sa terminaison, quelle qu'en soit la durée ou la localisation, pour une cause quelconque déterminée ou aggravée par la grossesse ou les soins qu'elle a motivés, mais ni accidentelle, ni fortuite⁸ ».

⁴ Antoine Constant Danyau, « De la fièvre puerpérale : de sa nature et de son traitement », communications à l'Académie Impériale de Médecine, J.B. Baillière et Fils, 1858, pp. 157-181.

⁵ Stéphane Tarnier, *De la Fièvre puerpérale observée à l'hospice de la Maternité*, J.-B. Baillière et fils (Paris), 1858.

⁶ Ludwig Fleck, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, 1935, Paris, Belles Lettres, 2006.

⁷<http://www.who.int/news-room/fact-sheets/detail/maternal-mortality>.

Des révisions sont justement en cours dans la CIM 11 : <http://www.who.int/reproductivehealth/maternal-death-definitions/en/>.

⁸ in Judith A. Fortney, « Méthodes de mesure et niveaux de la mortalité maternelle » in Graziella Caselli, Jacques Vallin, Guillaume J. Wunsch, *Démographie: Les déterminants de la mortalité* INED, 2002 p. 110



Mourir d'infection puerpérale, est-ce la même chose que mourir des suites d'une interruption de grossesse ?⁹ La question n'est pas rhétorique, elle signale un véritable aveuglement : on a déplacé la femellité dans les territoires post-coloniaux et on a attribué aux pratiques ancestrales de « ces peuples » les causes de la mortalité. Certains travaux évoquent en effet les taux élevés de mortalité comme étant le produit de résistances culturelles autochtones et féminines à se soigner et aller accoucher à l'hôpital¹⁰. « Ici » l'hôpital serait mortifère, « là-bas » il serait sauveur. « Ici » la cause de la mortalité en couche résulterait d'un malentendu entre médecins, « là-bas » elle serait le résultat de l'ignorance des femmes¹¹.

Ainsi la catégorie allusive « femelle » surgit et brouille la compréhension des systèmes de santé¹².

Dans l'appel à contribution de ce numéro, nous affirmions aussi que la « chienne est notre cyborg », au sens où elle pourrait figurer une épistémologie féministe décoloniale. Beaucoup de travail nous attend pour sortir les disciplines de leur prétendue objectivité, de leur prétendue « neutralité ». D'autres définitions de l'objectivité ont été développées depuis plus de trente ans au sein des travaux des approches épistémologiques féministes des sciences, mais leurs initiatrices demeurent trop souvent perçues, comme des chiennes savantes qui délirent et dont la « vraie » science se défend – à grand renfort de canulars – en les ridiculisant ; ou comme des bêtes de mauvaise augure menaçant de faire déraisonner les disciplines voire même de « rendre folle », par exemple, la philosophie, entendons, la philosophie française¹³... Ces chiennes de théoriciennes féministes post-modernes sont taclées hors de la science, par une docte meute qui aboie au scandale. Il n'est pas sûr qu'en lieu et place de cette mascarade éditoriale et universitaire, qui fait rage de différentes façons des deux côtés de l'Atlantique, un débat intellectuel digne de ce nom puisse émerger dans les années à venir ; mais elle aura au moins le mérite de faire la lumière sur la véritable lutte idéologique qui fait rage pour maintenir hors de la « science », les approches féministes et décoloniales du savoir et de ses productions « légitimes ». En France, elle s'illustre de façon paradigmatique dans les colonnes d'un journal des plus réactionnaires¹⁴. Derrière les

⁹ La question n'est pas anodine est en effet déjà durant les années 1990 certaines anthropologues de la santé avaient souligné les risques de ces approches : ainsi notamment Didier Fassin dans un article avec Defossez (A.C.) « Une liaison dangereuse : sciences sociales et santé publique dans les programmes de réduction de la mortalité maternelle en Equateur ». In : Gruénais Marc-Eric (ed.), Dozon Jean-Pierre (ed.). *Anthropologies et santé publique. Cahiers des Sciences Humaines*, 1992, 28 (1), p. 23-36.

¹⁰ Cf. par exemple « la prévention de la mortalité maternelle dépend de l'accessibilité matérielle aux soins de santé maternelle qui est elle-même sous la dépendance des facteurs socioculturels de la société traditionnelle » in Jacqueline Des Forts, « Accouchement traditionnel et mortalité maternelle : vécu et représentation. Tentative d'approche de la situation algérienne », *Insaniyat / إنسانيات* / attention à la mise en page final, c'est un problème classique les lettres sont à l'envers => *إنسانيات*, 4, 1998, 35-46, p. 35.

¹¹ On entend ici à la fois les échos de la problématique de la médicalisation de l'accouchement en France durant le XVIII^e et XIX^e siècles et de la présumée ignorance des femmes des couches populaires, mais aussi celle de la colonisation : étudiés de manière critique en 1977 par Jacques Leonard. Voir, Jacques Léonard, « Médecine et colonisation en Algérie au XIX^e siècle » *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 1977, 84-2, pp. 481-494.

¹² Sur le brouillage des catégories dans les statistiques on trouve déjà des références importantes au XIX^e siècle, signe que certains médecins étaient déjà conscients des problèmes méthodologiques concernant l'étiologie de fièvres puerpérales cf. la séance enflammée de la société impériale de chirurgie du 11 avril 1866, in *L'union médicale*, tome trentième, 1866, p. 92-94.

Pour le contexte contemporain cf. M. Cœuret-Pellicer, M.-H. Bouvier-Colle, B. Salanave, « Les causes obstétricales de décès expliquent-elles les différences de mortalité maternelle entre la France et l'Europe ? », *Journal de Gynécologie Obstétrique et Biologie de la Reproduction*, Vol 28, N° 1 - mars 1999, pp. 62-68.

¹³ Voir l'ouvrage à ce titre symptomatique de Jean-François Braunstein, *La Philosophie devenue folle*, Paris, Grasset, 2018, qui s'en prend aux études de genre à travers une lecture délirante et de seconde main des œuvres et recherches de Judith Butler et Ann Fausto-Sterling.

¹⁴ La discipline philosophique constitue aujourd'hui en France un vivier particulièrement venimeux en la matière, en témoigne l'outing de certains grands pontes de la Sorbonne dans *Causeur*. <https://www.causeur.fr/theorie-genre-butler-belkacem-fassin-155159>.



frontières feutrées des disciplines, et des courants de pensée, s'élèvent des murs idéologiques et nationalistes.
Comment s'en sortir ?

Les frontières des genres : nous ne nous en sommes pas sorti.es !

Ce numéro – élaboré depuis plusieurs années – ne sera pas celui dont nous avons rêvé car une partie des pistes que nous avons ouvertes dans l'appel à communication n'ont pu être empruntées et développées mais aussi parce que beaucoup des personnes qui étaient investies dans ce numéro ont progressivement quitté la revue. A ces sentiments de frustration et de désolation, s'adjoignent nos sincères remerciements bien sûr aux autrices et auteurs des très belles contributions du #6 de *Comment s'en sortir ?* - qui ont fait preuve de patience et de disponibilité dans l'aventure du numéro 6 de CSS qui sera le dernier.

La revue est née comme une anticipation intempestive. Arrivée trop tôt ? Notre volonté était de construire des numéros sur des thématiques dérangeantes, affleurantes, inédites ou originales ; mais le vivier des recherches en cours en France susceptibles d'être publiées dans ce cadre sont – il faut bien le reconnaître – encore bien peu nombreuses et les crédits nécessaires à la traduction de recherches non francophones n'ont jamais été suffisants. Arrivée trop tard aussi peut-être : *Comment s'en sortir ?* aurait-elle connu une issue différente dans les années quatre-vingt ? Lorsque l'édition indépendante n'était pas à ce point mise à mal par le marché ? Lorsque l'élite universitaire était encore un peu sonnée par le tumulte de 68, de Vincennes, ... ? Les figurations de l'intellectuel.le engagé.e, public.que, commun.e étaient certainement plus subversives et créatrices : les questions qui nous animent auraient-elles fait sens dans le foisonnement théorique produit par les mouvements révolutionnaires des années soixante et soixante-dix ? Peu importe le « bon moment », il faut retenir que *Comment s'en sortir ?* est apparue vingt-ans après la mort de Sarah Kofman, qui s'était suicidée le 15 octobre 1994 ; comme une reconnaissance, un hommage.

La revue *Comment s'en sortir ?* est née du constat que manquait dans l'espace académique (enseignement supérieur et recherche) une publication sur les problématiques de genre, de sexualité, mais plus largement sur les approches épistémologiques féministes, *queer* et décoloniales - lesquelles ont ouvert depuis quelques décennies des lignes critiques à la fois heuristiques et radicales au cœur des sciences humaines et sociales, politiques et biomédicales. « Radicales », au sens où ces approches ont contribué à décentrer, désaxer voire « déraciner » un certain nombre de cadres d'intelligibilité dont il est toujours urgent de faire l'histoire, et au sein desquels des questions sont posées, fixées ; au sein desquels d'autres questions ou débats sont jugés *in*-questionnables ou demeurent déformées et/ou insoupçonnées ou, plutôt, malhonnêtement méprisés, ignorés.

Il s'agissait aussi d'ouvrir un lieu d'expression qui prenait le parti de suivre à la lettre les règles présidant à la production du savoir universitaire (probité de la démonstration, publicité des sources, position située dans la communauté de savoir, dans la recherche et dans les débats, y compris à l'échelle internationale), comme ces procédures de validation et de diffusion – constitution de comités de rédaction, éditorial et scientifique, procédures de double évaluation à l'aveugle d'articles anonymisés, traduction de textes de références ou d'inédits, entretiens, etc.). La volonté était claire : non pas sacrifier à l'académisme les traditions critiques dans lesquelles nous nous inscrivions depuis le départ, non pas réifier la distinction intrinsèquement idéologique entre savoir profane et savoir expert et encore moins la frontière entre politique, militantisme et théorie, « objectivité » que nous n'avons cessé d'interroger comme une position qui précisément milite avec une

efficacité toujours incroyablement pour un positivisme dogmatique, réactionnaire et concrètement blanc, bourgeois et hétérocentré.

Au contraire, nous voulions prendre acte que nous étions nous-mêmes engagées dans les institutions de la recherche et de l'enseignement supérieur – qui, pour la plupart, ont constitué et constituent des lieux de politisation – ; et qu'il y avait, en France en tout cas, une logique institutionnalisée de production d'ignorance¹⁵ qui maintient en dehors de l'*ordre du discours* et dans les méandres de la minorité ou de la marginalité académique tout ce qui semble contester précisément les rapports de pouvoir/savoir. Le b.a.ba de la pensée foucauldienne, ... comme si nous en étions toujours à l'année zéro de la critique. Pourtant, c'est bien le signe que depuis quelques années nous assistons, comme nous avons été nombreux.ses à le penser ici ou ailleurs, à un retour de bâton réactionnaire qui n'a pas seulement des conséquences sur les questions, débats et sujets de recherche autorisés, mais aussi sur la définition même des Sujets de connaissance, sur leur statut, leur autorité et leur légitimité, mais aussi sur les carrières, sur les vies des individu.es. Tout cela a signifié pour la revue d'être en permanence en situation de quémander des subventions pour faire vivre son site, pour payer *a minima* ou au lance pierre des traductions. Nous remercions ici les traductrices et traducteurs qui ont contribué à nos numéros. Nous saluons aussi les institutions auprès de qui nous avons obtenu des subventions : le Labtop (UMR 7217), l'Institut Emilie du Châtelet, même si ces subventions ont été ponctuelles.

Chienne de vie

Or, il faut aussi revenir sur les effets toxiques de ces conditions matérielles - et symboliques - de production d'une revue en ligne, totalement accessible et gratuite. Le collectif qui a animé la revue était composé de personnes majoritairement précaires (sans ou en recherche de poste, en cours de doctorat ou en post-doctorat), qui ont travaillé bénévolement et épuisé une énergie et un temps précieux à l'édition alors qu'elles devaient aussi enseigner, rédiger, chercher des subventions pour leurs propres recherches. En majorité, car il y avait aussi une minorité de titulaires qui, de la même façon, n'ont pas compté leurs heures. C'est ici toute la question du coût réel des ressources ouvertes qui se pose.

Le problème fatal aura été de penser que les liens de dépendance et de hiérarchie, d'interdépendance affective et politique, pourraient être si ce n'est neutralisés du moins atténués par la dynamique du collectif. Cela n'a jamais été le cas et les conflits ont été nombreux.

Nous n'avons pas trouvé d'issue pour en sortir. Il n'est pas possible de diriger des travaux et de collaborer à égalité avec « ses » doctorant.es – le pouvoir transpire et les statuts et les privilèges ne peuvent jamais être oubliés, désactivés. Il fallait un.e, des titulaires, pour porter la revue, c'est-à-dire pour qu'elle soit matériellement viable. Cette quête de subsistance et de reconnaissance a induit une division du travail qui s'est avérée être un décalque sans garde fous des rapports de pouvoir « classiques » au sein de l'université et de la recherche. Parallèlement, ceux.lles qui s'engageaient dans la revue dans le but parfois d'y trouver une rétribution symbolique dans le cadre de leur professionnalisation ont aussi participé de cette division.

Les effets de pouvoir entre les positions de dedans/dehors produisent irrémédiablement une hiérarchie entre

¹⁵ Nancy Tuana : « The Speculum of Ignorance: The Women's Health Movement and Epistemologies of Ignorance », *Hypatia*, Volume 21, Number 3, Summer, 2006, pp. 1-19.



ceux.lles qui sont en poste et ceux.lles qui sont en position de prétendant.es. Or, les pratiques de pouvoir sont aussi multilatérales, même si, de toute évidence, celles qui s'exercent d'autorité du haut vers le bas sont non seulement plus saillantes mais surtout ont plus d'efficacité (certain.es sont fonctionnaires et ne se posent pas la question de comment illes vont manger ou se loger à la fin du mois, du semestre ou de l'année). Quel qu'ait été notre statut, nous étions tou.te.s engagé.es sur des sujets ou dans des champs de recherche plus ou moins marginalisés selon les disciplines d'appartenance et, bien que titulaires, ces derniè.re.s n'étaient pas immunisé.es par leur statut, ou à l'abri des effets délétères des rapports de pouvoirs, des violences symboliques qui jouent à plein au sein du cercle, du club, des enseignant.es-chercheur.es en poste.

Tout cela renvoie en vérité à un débat plus transversal et qui se pose dans la plupart des collectifs (intellectuels et/ou militants) d'émancipation : le sacerdoce de la cohérence sans faille. Il y aurait eu un numéro à faire – et nous l'avions évoqué – sur cet épineux problème selon lequel il serait bien plus grave de se comporter comme un sal.ope.laud, ou de tout simplement faillir, quand on est censé penser et travailler sur les rapports de pouvoir. Dans le milieu militant, c'est une grenade depuis plusieurs années qui fait frémir ou implorer les collectifs : que faire de ceux.lles qui exercent du pouvoir lorsqu'on est censé déconstruire et défaire le pouvoir ? Comment juger, comment réparer, les effets dévastateurs des rapports de pouvoir qui s'exercent à l'intérieur des collectifs ? C'est une question multidimensionnelle, face à laquelle nos ressources manquent ou sont défaillantes: toutefois, il serait bon de partir, d'une part, du constat que les rapports de pouvoir s'exercent continuellement, qu'il n'y a donc pas de position de pureté ; d'autre part, que les ressources s'acquièrent dans l'exercice et l'expérimentation d'autres manières de faire, d'agir, de penser *ensemble* mais que ces expérimentations sont rendues quasi impossibles en « milieu hostile » (hiérarchique, élitiste, autoritaire) où président d'autres règles, dominantes celles-ci, d'après lesquelles précisément il y a une prime au potentat.

Conscient, ou non, de ces pratiques de pouvoir qui ont eu cours en son cœur, le collectif de la revue a de fait indirectement relayé, renforcé les règles universitaires en la matière – quand bien même le tutoiement était de mise, quel que soit le temps passé ensemble à créer des liens autres que hiérarchiques et quand bien même le collectif lui-même s'est créé sur des relations préexistantes de confiance, qui ont parfois fait écran aux rapports de pouvoir inhérents et difficilement contournables. Des rapports d'amitié, de connivence théorique et d'engagement, d'expérience politique partagés, celles-ci ont été littéralement laminées au cours des années de vie de la revue. Tout cela n'aura donc eu d'autre vertu que de témoigner du degré de concurrence qui existe aujourd'hui dans le milieu universitaire et la recherche scientifique – qui s'apparente à une fabrique de la précarité où la seule voie pour s'en sortir est de se plier sans broncher aux normes dominantes (qu'elles soient idéologiques ou déontologiques), en assurant ainsi leur reproduction. Aurait-il mieux valu un système mandarin, des sujets classico-classiques, une exploitation systématique en bonne et due forme ? Aurait-il mieux valu ne pas confondre les « torchons et les serviettes » : aux prétendants précaires les laboratoires de jeunes chercheurs, les pépinières de recherche et les revues de doctorant.es ; aux titulaires, les « vrais » laboratoires et revues ? La situation est aporétique.

Si les positions diversement marginales, marginalisées, offrent une perspective critique salutaire sur le centre ; ces positions marginales (dedans et/ou dehors) ne voient pas toujours tout ou voient mal aussi tout ce que l'on saisit depuis l'intérieur (les clans, les dons contre dons, les magouilles et autres procédés « entre amis ») et s'y prennent mal faute d'incarner justement des profils, des itinéraires, des parcours et des éthos sociaux, dotés de ressources et de capitaux leur permettant de s'en sortir toujours indemnes. Cette question est fondamentale, nous n'avons pas été aveuglé.es par tous ces enjeux, nous les avons regardés en face mais sans issue, sans

moyen pour les éclaircir : toute position de pouvoir (y compris donc les positions de contre-pouvoir) offre une perspective biaisée – à notre échelle, ce qui faisait figure de caléidoscope éblouissant depuis nos marges révélait une situation complexe de pouvoirs et nous n'étions pas en mesure de faire le travail pour l'ensemble de notre milieu (la communauté universitaire), alors même qu'il rechigne tant à réfléchir à ses pratiques et à leurs effets sur ce que signifie produire une « meilleure science » ou du moins, un accès au, un savoir authentiquement « démocratique »¹⁶.

Comment s'en sortir ? titre ironiquement naïf, prophétie auto-réalisatrice ou prémonition de sorcière, de cyborg ou de chienne... la revue s'arrête là – à bout de force, d'envie, de joie. Nous n'avons pas été suffisamment rusés pour chercher plus longtemps une issue, mais peut-être n'est-ce pas cela l'important. Nous demeurons fier.es d'avoir publié les six numéros de *Comment s'en sortir ?*, très reconnaissant.es envers les personnes qui l'ont parrainée (membres du comité scientifique), accompagnée (membres du comité de lecture) qui y ont si richement contribué (autrices et auteurs) ; reconnaissant.es à toutes celles qui ont permis que la revue existe pendant six ans : ses comités de rédaction. Nous remercions ainsi Hourya Bentouhami, Oristelle Bonis, Keivan Djavazadeh, Suzanne Dufour, Karine Duplan, Karine Espineira, Fanny Gallot, Perrine Lachenal, Noémi Michel, Myriam Paris, Marie Quévieux, Matthieu Renault, Eva Rodriguez, Guillaume Roucoux, Rémi Rouge, Heta Rundgren, Marion Tillous, Florian Voros, Ian Zdanowicz.

Une immense gratitude s'adresse à Kira Ribeiro qui a assuré la continuité de la revue durant tout ce temps, ainsi que la viabilité de son édition et du site internet. 6 ans d'existence nous aurons permis de produire 6 numéros. *Comment s'en sortir ?* s'éteint à l'approche du solstice d'hiver, moment où, pour les bêtes et les sorcières, la Terre achève de mourir avant d'entamer sa renaissance. Cet arrêt n'est dès lors pas un échec, mais bien plutôt une interruption volontaire d'existence, promesse de régénération et de sortie du marasme pour tou.te.s cell.eux qui ont permis la vie de la revue : Merci !

Bitches (en guise de manifeste)

Les chiennes, les vaches, les brebis, les poules, les truies, les juments etc. – celles qui meurent, qui succombent dans les abattoirs, les élevages en batteries, les cages, les camions de transport, qui pourrissent dans leurs excréments, agonisent dans leur sang ; celles qui sont exploitées jusqu'à l'épuisement pour produire des petits qui leur seront arrachés pour être dévorés, nos sœurs à qui on suce le lait, le sang, les hormones... Celles que l'on dissèque, celles sur qui on teste des détergents, des shampoings, des rouges à lèvres, des médicaments, des vaccins, etc., nos sœurs mortes-vivantes dans des laboratoires, les lapines, les souris, les rates, les couleuvres, les lézardes, les grenouilles, les ouistities ou les chimpanzées... Celles sur le dos de qui se fabriquent les grands récits de la différence sexuelle, de la reproduction sexuée et du patriarcat ; celles que l'on dit « hermaphrodites », pour mieux en faire des « exceptions » ... Celles à qui l'on prête un genre, un sexe, dans une langue mais pas dans une autre pour renforcer leur pouvoir pathogène, nos sœurs les bactéries. Celles qui sont constamment visées, scrutées, chassées, piégées, élevées, pour leur beauté, pour leur fourrure, pour leur peau, pour leur corne, leur ivoire – nos sœurs, les biches, les gazelles, les tigresses, les rhinocéros, les éléphantines, les oursonnes, les panthères, les louves, les renardes, les zibelines, les belettes, les inséparables, les

¹⁶ Cf. Sandra Harding, *The Science Question in Feminism*, Cornell University Press, 1986.



perruches... Nos sœurs enfermées dans des cages, dans des enclos de zoos, dans des réserves, celles qui ploient sous le poids d'un attelage, qui sont battues à mort pour qu'elles avancent, grimpent, sautent dans les cercles de feu des cirques ; nos sœurs enfermées dans des élevages de reproduction – les chiennes *à la mode* et celles qui attendent dans des refuges. Celles qui deviennent des allégories hypersexualisées une fois leur nom assigné à des humaines vierges ou salopes, dociles ou sauvages, traîtresses ou insoumises, et finalement, éternelles mères ou putains – nos sœurs. Nos sœurs, les chattes, les cochonnes, les baleines, les guenons, les mantes religieuses, les punaises, les couguars, les vipères...

Nous sommes toutes des bitches.

Il y a du côté des féminismes, urgence à réfléchir à une insurrection des *femelles*, des vivantes et des mortes ; nous prendrons le chemin des forêts, des champs, des mers et des montagnes : armées de griffes, de cornes, de crocs, mais aussi de cisailles, de marteaux et de pavés pour nous engager encore et encore dans cette libération des « femmes » désespérément, différée, inachevée – laquelle ne pourra faire sourciller le système impérial patriarcal, si elle ne participe pas totalement de celles de nos sœurs, si elle n'est pas une libération des femelles. Cette libération se fera sur une bande son de hip hop afrofuturiste¹⁷ dont voici les premières rumeurs : <https://www.youtube.com/watch?v=opkRF3UZSJw>

Pour citer cet article

ARENA Francesca, DORLIN Elsa, « Introduction : Chiennes », *Comment S'en Sortir ?*, n° 6, hiver 2018, p. 1-8.

¹⁷ On pourra également consulter ; <https://www.bitchmedia.org/post/bitchtapes-womens-hip-hop-history>

